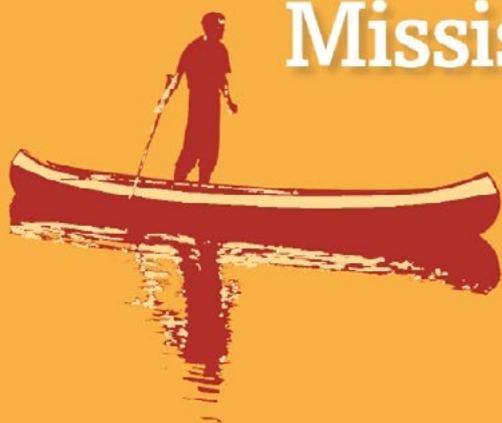
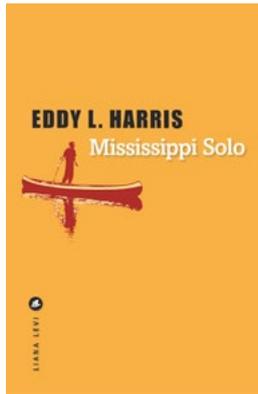


EDDY L. HARRIS

Mississippi Solo



LIANA LEVI



Le Mississippi. Un fleuve mythique qui descend du lac Itasca dans le Minnesota jusqu'au golfe du Mexique, en passant par Saint-Louis et La Nouvelle-Orléans. Impétueux et dangereux, il charrie des poissons argentés, des branches d'arbres arrachées, des tonnes de boue, mais aussi l'histoire du pays et les rêves d'aventure de ses habitants. À l'âge de trente ans, Eddy décide de répondre à l'appel de l'Old Man River, de suivre en canoë son parcours fascinant pour sonder le cœur de l'Amérique et le sien, tout en prenant la mesure du racisme, lui qui ne s'est jamais vraiment vécu comme Noir. Au passage, il expérimentera la puissance des éléments, la camaraderie des bateliers, l'admiration des curieux ou l'animosité de chasseurs éméchés. Mais aussi la peur et le bonheur d'être seul. Il en sortira riche d'une force nouvelle et d'un livre fondateur, publié en France pour la première fois.

EDDY L. HARRIS, né à Indianapolis en 1956, est poussé par son père à faire des études jusqu'à la Stanford University. Dès son premier livre, *Mississippi Solo*, il est salué par la critique américaine. Pour les besoins d'un documentaire, il a refait récemment le parcours de ce récit, réactivant ainsi sa mémoire. Tout en voyageant régulièrement à travers l'Europe et le continent américain, Eddy L. Harris a choisi la France comme point d'ancrage, où il a publié *Harlem, Jupiter et moi* et *Paris en noir et black*.

Eddy L. Harris

Mississippi Solo

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pascale-Marie Deschamps*



Liana Levi

«Je ne sais pas grand-chose des dieux, mais je
crois que le fleuve / Est un puissant dieu brun –
buté, sauvage et intraitable... / Frustré d'honneurs
propitiatoires / Par les fidèles de la machine, mais
attendant, guettant et attendant... / Le fleuve est
au-dedans de nous.»

T. S. Eliot, «The Dry Salvages»,
Quatre Quatuors, trad. Pierre Leyris,
Le Seuil, 1976.

Le rêve

Le Mississippi est accablé des fardeaux de la nation. Large à Saint-Louis où j'ai grandi, le fleuve coule dans ma mémoire, brun et lourd et lent, oisif en apparence, mais toujours occupé par des barges et des remorqueurs, toujours au travail – comme mon père –, toujours en mouvement, terrible et intimidant. Tout petit déjà, je regardais le fleuve, trop jeune pour comprendre que les barges chargées de céréales et de charbon ne sont pas le seul fardeau du Mississippi, qu'il charrie aussi péchés et rédemption, rêves, aventures et destin. Enfant, je craignais le fleuve et le respectais plus que je ne craignais Dieu. Adulte, je le crains davantage encore.

À chaque fois que ma famille projetait une excursion sur l'autre rive et que je devais en être, je faisais des cauchemars pleins de cris. Ce vieux Veteran's Bridge paraissait si précaire et branlant. Mon imagination fabriquait une passerelle délabrée et chancelante, aux vieilles lattes en bois, étroites, pourries et fragiles, sans le moindre support de béton pour l'étayer. La misérable construction tenait par des poutrelles métalliques anciennes et rouillées, bosselées et corrodées par l'oxydation, alors qu'elles auraient dû être brillantes et noires. Le pont oscillait dans le vent, prêt à s'effondrer à l'approche de la voiture qui nous emmenait ma famille et moi, puis nous plongeons dans le vide après avoir fracassé la frêle rambarde en bois et nous piquions vers le fleuve. Tout le monde criait, sauf moi. Je me bouchais les oreilles et

j'attendais le plouf. Il n'est jamais venu. Je me suis toujours réveillé, toujours en vie pour rêver ce rêve encore et encore, dans mon sommeil, mais aussi quand nous traversions le fleuve.

Son lit était plein de poissons-chats géants et d'alligators, de plaques de glace et d'arbres que, souvent enragé et monstrueux, il avait arrachés aux rives dans sa course.

Le Mississippi. Puissant, boueux, dangereux, rebelle, et pourtant fort et paternel. Le fleuve s'est emparé de mon imagination dans ma jeunesse et ne l'a jamais lâchée. Aussi loin que je me souviens, je voulais en faire partie autant qu'être un héros, robuste, courageux et infatigable comme lui, occupant une telle place dans la vie et le monde qu'on ne pourrait m'ignorer ou m'oublier. Je m'asseyais sur la digue et regardais les eaux troubles descendre pesamment vers la mer, et je rêvais des villes et des cités traversées par le fleuve, des fermes, des champs et des ponts, de la magie des débris ramassés ici, déposés là, et des autres rivières en chemin: Ohio, Illinois, Arkansas, embarquant tout pour un magnifique voyage jusqu'au golfe du Mexique et au-delà. Moi aussi je voulais partir. Tremper d'abord mes orteils dans l'eau pour la tâter, puis y entrer tout entier, m'accrocher à n'importe quoi, flotter, laisser le fleuve m'abandonner n'importe où, puis me reprendre et m'emporter. Où, je m'en fichais, j'avais juste envie de partir. Mais mes parents n'étaient pas d'accord.

Maintenant je suis adulte, mes parents ne peuvent plus m'en empêcher. J'ai cet âge magique, trente ans, où un homme s'arrête pour faire le bilan de sa vie et repense à tous ses rêves de jeunesse qui ne se réaliseront pas. Pas d'ascension de l'Everest, ni de sélection chez les Yankees, ni de grand roman américain. À la place, la réalité: femme, bébés et emprunts, retraite, sécurité. Pas de grands risques. Plus de

chutes. Plus de genoux écorchés. Pas de grands échecs. Je me suis dit: est-ce la fatalité?

Je n'ai jamais eu peur du ridicule et je ne crains pas l'échec. J'ai décidé de descendre le Mississippi en canoë et de découvrir de quel bois j'étais fait.

Une fois qu'ils ont atteint un certain âge, les rêveurs ne sont plus tenus en grande estime. On les raille, au contraire, on les traite de fous et de feignants. Même leurs amis. Surtout leurs amis!

Les rêves sont délicats, tissés de fils de la Vierge. Ils s'accrochent légèrement à la brise, comme suspendus au néant. Le moindre coup de vent les déchire. Mon rêve a été brisé par mes amis. C'est quoi le but? Qu'est-ce que tu veux prouver? Pourquoi pas les chutes du Niagara en tonneau, tant que tu y es?

Et ils se disaient mes amis... Ça m'a fait un mal de chien. L'un d'eux m'a même suggéré de prendre le bus! Au lieu de m'aider à m'envoler, ils me décourageaient et se moquaient de moi.

Monter dans un canoë à la source du Mississippi, direction La Nouvelle-Orléans, personne ne fait ça, s'il est normal et sain d'esprit. Peut-être à cause du danger encouru, ou parce que cela révèle un excès de désir et de détermination, de passion et de volonté, ou peut-être est-ce simplement trop inhabituel.

Quoi qu'il en soit, mon projet a été rejeté en bloc et au lieu d'une jubilation enfantine, c'est dans le doute et le chagrin que j'ai envisagé ma descente du fleuve en canoë, parce que le triomphe ressenti à la perspective de cette aventure avait été anéanti par mes amis. Comme Galilée face à l'Église, j'étais prêt à renier mes idées radicales et à retourner à la normalité.

Mais mon rêve, délicat et encore suspendu à la brise, était aussi réel que ces vaporeuses et aériennes toiles d'araignées estivales, et aussi accrocheur. Une fois qu'elles s'attachent à vous, il est difficile de s'en débarrasser. Il en allait de même de mon désir de chevaucher le fleuve.

Robert

Un homme débordant d'idées a le luxe de les gaspiller, de passer sa richesse au tamis jusqu'au moment où il trouvera la bonne pour la bonne occasion. Il en perdra peut-être beaucoup, mais il peut se le permettre.

Chez celui qui n'a qu'une seule et grande idée, elle n'en devient que plus précieuse, un bijou, un bien noble et inestimable. Il la chérit comme un gamin son dernier sucre d'orge. Il le protège, il le cache et le sort tous les soirs avant de se coucher, juste pour le regarder, le tenir dans la lumière, y réfléchir et se demander quand y goûter enfin, hanté par son existence et le désir brûlant de se jeter dessus. Une obsession.

Pendant des semaines, la pensée de descendre le fleuve m'a tenaillé. Mais je n'avais pas de canoë. Je n'avais pas de matériel de camping. Je n'avais pas d'argent. La première réaction de mes amis m'avait réduit au silence et privé d'alliés, de soutien moral aussi, pour ce projet insensé. Et bientôt, il serait trop tard pour partir. On était déjà dans la première semaine d'octobre et la première neige était tombée dans le Minnesota, mon point de départ.

J'ai pensé à un ami et j'ai fait appel à lui. Il ne m'aiderait pas à enfanter mon rêve, non, mais de tous mes proches, Robert, lui au moins, m'écouterait et ne me dirait pas que j'étais fou. Il ne me dirait pas de renoncer.

C'était un vieil homme et, à chaque fois que j'allais le voir, j'étais sûr que ce serait la dernière. Du plus loin que je m'en souviens, c'était mon ami le plus cher ; une sorte d'oncle plutôt qu'un ancien pour qui j'aurais eu de l'affection, le genre d'ami qui comprend toujours. Le dernier recours, alors qu'il devrait être le premier. Un vieil homme de l'ancien temps avec qui tous les problèmes pouvaient se résoudre en deux trois verres et deux trois heures à parler, lui à écouter surtout. Si on a besoin d'un bon conseil, il vaut mieux se tourner vers une bonne oreille ; les meilleurs avis, les conseils les plus utiles viennent de soi-même.

Robert et moi buvions des sodas autrefois, quand il essayait de m'apprendre la musique. À l'époque où je suis parti à l'université, je suis passé à la bière. Ce soir-là, le niveau monterait encore d'un cran. Ce soir-là, c'est lui qui a parlé.

Sec et noir de peau, la tête en forme de cacahuète, Robert avait très peu de cheveux et ceux qu'il avait étaient rasés si près du crâne qu'ils ressemblaient plutôt à une barbe de trois jours. Il ne quittait jamais son feutre, gris ou marron, même à l'intérieur.

En général, je débarquais chez lui et le trouvais en train de réparer sa boîte de vitesses ou de démonter et remonter sa stéréo. Il bricolait toujours quelque chose et il y avait du bazar partout. Je débarquais, le regardais et glissais par des moyens détournés qu'un truc me tracassait ; il bricolait patiemment avec moi et nous prenions notre temps jusqu'à ce que nous ayons mis le doigt sur le problème. Puis on y jetait un œil et on s'en jetait un.

Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, il voulait aller droit au but, il semblait pressé. Non qu'il dût se rendre quelque part, mais à cause d'une autre sorte d'urgence, comme s'il n'avait plus beaucoup de temps à perdre.

« Bon, on s'y met », il a dit. Et j'ai su que cette séance serait différente de toutes les autres. S'il avait un conseil ou une bonne parole à offrir, il me les donnerait directement, sans me laisser chercher jusqu'à ce que je les trouve tout seul.

« Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu. Quelque chose te tracasse. C'est quoi? »

Je me suis senti plus minable qu'un ver de terre, le genre qui n'appelle ses amis que pour leur demander un service. Mais plus que cela, j'ai senti toute la frustration qui montait en Robert et qui faisait battre la petite veine sinueuse à sa tempe, frustration que je remarquais pour la première fois.

Je lui ai parlé de mon projet: « faire » le fleuve. Je lui ai parlé des obstacles qui me bloquaient: je n'avais pas de canoë, pas de matériel, pas d'argent et toutes mes relations m'avaient assuré que c'était impossible et idiot. Et il a dit:

« Ne les écoute pas. Ils n'ont pas d'imagination. Pas de vision. Et ça les rend jaloux, parce que toi tu en as et ils vont essayer de t'empêcher, essayer de te changer. Mais ne les laisse surtout pas faire. »

Ce n'était pas un conseil. C'était un ordre.

Robert, à une époque, avait été un merveilleux danseur de claquettes. Son appartement était encombré de photos, d'articles et de souvenirs du temps où son partenaire et lui brûlaient les planches. Le clou de leur spectacle: se placer l'un derrière l'autre, séparés de quelques centimètres seulement, et danser à l'unisson, si vite qu'ils se confondaient, si bien synchronisés que de face on ne voyait les mouvements que d'un seul homme. La gloire l'avait appelé, le cinéma, New York. Mais il n'était jamais parti. Il n'avait jamais dit pourquoi; maintenant j'avais ma petite idée.

À défaut, il s'était mis à la musique, il avait appris tout seul à jouer du trombone, s'était produit avec des groupes

de jazz locaux et maîtrisait si bien cet art qu'il avait écrit la plupart de leurs arrangements. De nouveau, la gloire s'était présentée. De nouveau, il était resté à Saint-Louis.

Il s'était marié, avait eu des enfants et pris un emploi normal. La musique, il ne s'y était remis que pour me l'enseigner. Il me donnait des leçons de trompette. Côté travail, il avait dû se contenter de ce qu'un Noir pouvait espérer en ce temps-là : cireur de chaussures, gardien d'immeuble ou d'école, à balayer et briquer les sols, nettoyer les bureaux et réparer les appareils cassés.

Il a tendu le bras par-dessus la table et m'a agrippé. Ses doigts étaient longs et osseux, ses mains fortes des choses qu'il avait construites. Il me tenait par les poignets et les serrait durement.

« Je sais que tu peux le faire. J'ai confiance en toi. Depuis toujours. »

Canoter ? Écrire ?

Son regard a absorbé la lumière douce qui nous entourait, étincelant de mille secrets.

Il a chuchoté : « Et peut-être que je suis le seul, mais on se fiche bien de ce qu'ils pensent de nous. Pas vrai ? »

Le vieil homme s'est pourléché, sa langue sèche tâtant l'air et claquant doucement sur les lèvres comme s'il goûtait quelque chose. Il a eu une expression que j'ai prise pour de la tristesse, mais peut-être était-ce de la fatigue ou de l'envie. L'expression fataliste, mi-envieuse, mi-encourageante, affichée par un vieil homme qui sait que la fin approche et qu'il ne lui reste plus qu'à passer la main.

Il a pris une bouteille de whiskey sur l'étagère et un verre. Avant de revenir s'asseoir il a marqué une pause et, me regardant de haut, il a remué ses fausses dents dans sa bouche, hochant la tête pour lui-même, le sourire satisfait. Il

a attrapé un second verre sur l'étagère et l'a fait glisser vers moi. Sans un mot, Robert en disait long.

Il s'est penché tout près de moi. Les yeux plissés, il m'examinait.

Nous sommes restés assis comme ça pendant un moment en silence. J'étais mal sur mon siège jusqu'à ce que nous buvions.

Nous buvons sec, sans cérémonie. Sans trinquer, ni porter de toast. Simplement les yeux fixes, son regard rivé au mien, à lever nos verres d'un même mouvement.

Le whiskey brûle. J'émetts un bruit de dessin animé. Robert grimace comme si chaque gorgée le faisait souffrir. Les dents serrées, il s'éclaircit la gorge d'un « Aaaah » guttural.

Quand il parle enfin, il murmure : « Est-ce que tu as peur ? »

– Euh, je ne suis pas un pro du canoë. Je sais nager, mais...

– Je ne parle pas de ça.

– Peur de quoi alors ? De la noyade ? De mourir de froid ?

Des animaux sauvages ? Ou juste de ne pas y arriver ?

– C'est sûr que si tu te lances et que tu n'y arrives pas, ça va te pourrir l'existence. Comment tu gères l'échec est aussi important que l'échec lui-même, mais ce n'est pas de ça que je parle non plus. »

Il attrape lentement la bouteille et nous ressert. Cette fois, avant de boire, il incline son verre dans ma direction.

« Toi aussi, tu es noir. » Son sourire est malicieux. « Ou l'aurais-tu oublié ? »

– Je n'ai pas oublié, et alors ? C'est quoi le rapport ? »

Il avale une longue gorgée en me jetant un coup d'œil par-dessus son verre. « Tu veux faire quoi déjà ? »

– Descendre le Mississippi en canoë.

– En partant d'où ?

– Du début.

– Et c’est où ?
– Au Minnesota.
– Au Minnesota, répète-t-il. Tu sais combien il y a de Noirs au Minnesota ? Six à tout casser. »

Il avale une autre gorgée. « Et tu comptes aller jusqu’où ? »

– La Nouvelle-Orléans.

– En traversant le Sud. » Il reprend une gorgée. « De là où il n’y a pas de Noirs à là où on ne nous aime toujours pas beaucoup. Je ne sais pas pour toi, mais moi ça m’inquiéterait un peu. »

Je visualise le fleuve. D’abord une ligne bleue sur la carte. Puis, à mesure que Robert parle et que je m’y vois, noir, seul et à découvert et vulnérable, la ligne bleue se trouble et se fragmente jusqu’à ce que plusieurs Mississippi apparaissent. Il y a le fleuve de légende, « le père des eaux ». Le fleuve des bateaux à vapeur et des joueurs de poker. Le fleuve qui emporte les larmes et la sueur des esclaves. J’entends le battement de tambours indiens et le chant des esclaves au repos à l’ombre des saules des plantations sur les rives de l’*Old Man River*. Le fleuve s’est animé dans ma tête, les paysages, les sons et les odeurs du fleuve de mon imagination.

Mais je sais que ce ne sera pas ça, trappeurs en peau de daim, bateaux à aubes surchargés de balles de coton, canoës indiens glissant en silence. Je sais que ce ne sera pas ça, mais je ne sais pas à quoi m’attendre. Si j’en ai jamais eu la moindre idée, maintenant je ne sais plus.

Robert me dit : « T’as jamais pensé que tes amis n’avaient pas envie que tu le fasses parce que ça pourrait être dangereux ? »

– Jamais. Ils se fichaient de moi, c’est tout.

– Les amis, tu sais comment c’est. Peut-être est-ce leur façon de dire qu’ils ne veulent pas qu’il t’arrive malheur. »

J’hésite. « Peut-être. » Je ne suis pas convaincu.

« Ils n'ont peut-être pas envie que tu te fasses tirer dessus dans les bois par un cul-terreux. Que tu tombes à l'eau et que tu te noies. Ou bien ils essaient de te protéger d'autre chose.

– De quoi ?

– Je t'explique. Chacun pense avoir la recette. Pour les bigots, Dieu est la réponse à tout. Pour d'autres qui se satisfont d'avoir femme, enfants, maison et boulot, là est la source du bonheur. Chacun croit détenir la martingale. Alors, quand un ami prétend faire autrement, surtout en prenant des risques, on veut le sauver. Tu vois ?

– Je vois », dis-je, mais je ne comprends plus rien. « Mais l'imagination, la vision ? Et la jalousie ?

– Jaloux, ils le sont peut-être. L'envie est le carburant des convictions. On ne dénigre jamais autant les possessions de son voisin que lorsqu'on les désire en secret, que ça fait honte et qu'on sait qu'on ne les aura jamais. Tout comme les échecs des autres en rassurent certains. C'est pour ça qu'on a besoin de vision et d'imagination. Sans vision ni imagination, reprend Robert doucement, tu ne chercheras jamais ta propre voie vers la gloire. Et la gloire, ça peut être l'Everest ou le prix Nobel ou une femme, des gosses et la sécurité. Ça peut même être de descendre le Mississipi en canoë. Mais il faut une vision pour savoir quelles chaussures te vont et quelles autres vont à ton voisin. Et puis, souviens-toi : ne prends pas ça trop au sérieux. L'échec, c'est horrible, mais ce n'est pas ce qu'il y a de pire. »

C'est parti !

Robert, un vieil homme fragile, sans aucun pouvoir sur moi (à mains nues je pourrais le briser, comme un crayon entre deux doigts) ; pourtant, lui seul avait eu celui de

me libérer. Vieillards et enfants, fragilité et innocence : ils paraissent si inoffensifs qu'on les combat en riant et sans armes, comme Goliath contre David, mais ce sont eux qui nous terrassent par magie.

Je suis descendu de mes grands chevaux, admettant en mon for intérieur que peut-être j'étais fou de vouloir faire le fleuve, que peut-être je me trompais. La volonté y était toujours, mais j'essayais au moins de tenir compte des objections.

Jusqu'à-là je n'y avais pas vu de véritable inquiétude. J'avais pris pour de la moquerie la suggestion de mon ami Walter d'accrocher un second canot à l'arrière du mien, comme une roue de secours en cas d'urgence. (L'idée était un peu saugrenue). Mais à présent je comprenais que Barbara craignait pour ma sécurité quand elle me disait d'emporter un talkie-walkie, juste au cas où.

Et jamais, jusque-là leur envie ne m'avait traversé l'esprit. J'avais pris leur résistance pour de la mesquinerie, de la méchanceté. Maintenant, j'entrevois le désir de mes amis de rêver de tels rêves, d'entreprendre une pareille aventure, et je pouvais envisager qu'ils m'en veuillent d'avoir la possibilité de le faire et pas eux. Tant que je restais imperméable à leurs motivations, il m'était impossible d'admettre que dans les recoins obscurs de mon âme étaient tapis mes propres jalousies et mes désirs élémentaires quand, par exemple, je serrais la femme d'un ami dans mes bras, berçais son enfant ou m'allongeais par terre, dans la chaleur et le confort de sa maison. Alors seulement, j'ai pu considérer les mérites du mode de vie qu'ils s'étaient choisi et accepter que le mien tenait pour partie d'une rébellion, et pour une autre de la réassurance que mes choix, hasardeux, euphorisants et anticonformistes, étaient les bons.

Grâce à un vieil homme, j'allais explorer mes chemins de traverse avec plus de hardiesse et moins d'angoisse, sans l'impression d'être dans une forme de compétition. Débarrassé de ce fardeau superflu, je me suis détendu. J'ai accepté mes désirs et reconnu mes lacunes et mes craintes. Et, soudain, mes amis sont arrivés à la rescousse, comme sont censés le faire des amis.

L'enthousiasme est contagieux. Aux mots de Brian : « Géniale ton idée. Vas-y ! » répond un sentiment de jubilation ; de l'approbation, enfin, rempart contre les doutes.

Aux paroles de Bobby C. qui, d'une voix tranquille et douce, un murmure presque, dit : « Tu vas y arriver. Cela prendra du temps, mais je suis sûr que tu t'en sortiras », monte la tristesse de ne pas savoir mieux exprimer toutes ces années de rêve, de lutte et d'échec, mais aussi la pression de réussir, de recommencer s'il le faut et de susciter leur fierté. Et bien sûr, la détermination : *Un peu que j'y arriverai !*

Et lorsque la fièvre enflamme Robinovich, c'est comme si j'avais su depuis toujours que je me lancerais dans cette aventure. Elle est emballée, elle désire autant que moi me voir partir. Elle veut venir, mais ne le peut pas. Elle peut en revanche me conduire au Minnesota le moment venu et, ô merveille des merveilles, elle sait où je peux emprunter un canoë. Sans Robinovich...

Tard le soir un vendredi, à la mi-octobre, dix jours après la première chute de neige sur Minneapolis, Robinovich et moi avons quitté Saint-Louis et roulé plein nord vers le lac Itasca, la source du fleuve.

Armés d'une patte de lapin violette et d'un Christ en plastique, d'un Saint-Christophe, d'un peu de poussière miraculeuse provenant du sanctuaire de Chimayò au Nouveau-Mexique et d'une bouteille de tequila pour le réconfort, nous sommes bien trop excités pour avoir peur.

Et le voilà, ô mon Dieu ! Le lac Itasca dans toute sa gloire intacte.

L'air est aussi pur que le baiser d'un enfant à l'heure du coucher, très froid et très clair, son tranchant si vif que mon nez souffre à chaque inspiration, mais sa pureté est si douce que je prends inspiration après inspiration jusqu'à ce que mon visage devienne douloureux et que mes yeux larmoient.

Au sud-ouest, le soleil est bas sur l'horizon, prêt à se coucher derrière les rangées d'arbres qui s'étirent partout à l'infini. À mesure que le ciel retire son habit de lumière pour se parer d'une teinte plus sombre, tirant sur le violet, l'air refroidit encore. En toute autre occasion, je m'activerais sans doute en tous sens, pestant et jurant contre le froid et le maudissant. Mais pas aujourd'hui : j'ai fait trop d'efforts pour arriver jusqu'ici et de ce lieu émanent trop de choses ; tout transi et gelé que je sois, je suis aussi grisé qu'un enfant qui a bu du champagne, et aussi frénétique. Je danse, sautille et virevolte ici et là, sans veste ni pull. Ma chemise en flanelle me suffit amplement, car j'y suis enfin, j'y suis. Au lac Itasca. Quelle splendeur ! Quelle beauté !

Robinovich me regarde et rit de moi. Elle est emmitouflée, parée pour l'hiver. Elle doit penser que je suis fou, mais elle me connaît bien et cela ne porte pas à conséquence. Elle sait que je suis fou. Depuis que nous avons pénétré sur cette terre de pins verts, de ciels bleus et de lacs, elle subit mes oh ! et mes ah ! et autres exclamations de ravissement, tandis que j'absorbe la beauté du Minnesota du Nord.

« Et un, et deux, et trois là-bas... » Je hurle en tentant de compter les lacs sur notre passage pour vérifier s'il y en a bien dix mille comme s'en targue la devise de l'État.

Dix mille, je ne sais pas. Mais ils sont nombreux et les terres autour sont couvertes de futaies hautes et denses, pins

et bouleaux blancs tachetés de noir comme des dalmatiens ; partout des lacs qui me rappellent le nord de la Suède. Les hivers ici doivent être aussi rigoureux, il n'est donc pas étonnant que ce territoire ait été colonisé par des Suédois. Rien en ce monde n'aurait pu leur évoquer autant la beauté et la dureté de leur pays natal.

Robinovich est toujours en train de rire. Je ris aussi rien qu'en imaginant mon allure étrange ; au spectacle que nous avons dû offrir sur la route : une voiture de sport rouge, coiffée d'un canoë vert de cinq mètres cinquante de long, dans l'automne finissant, le froid et le vent ; malmenés par la bise sur l'autoroute, obligés de nous arrêter régulièrement pour resserrer les cordes qui fixent l'embarcation à la voiture. Longtemps après la saison des bateaux de plaisance de toutes tailles et types de coque, nous voilà, en canoë ? Pas étonnant que nous ayons attiré des regards incrédules :

« Au lac Itasca ? Là-dedans ? »

À Avon, une bourgade minuscule, l'homme qui nous a fait le plein a drôlement froncé les sourcils rien qu'à cette idée. Il a pourtant gardé son sérieux, se retenant de rire pour nous parler, mais je suis content de ne pas m'être étendu sur mon projet.

« Le coin est magnifique, c'est sûr, mais je ne me risquerais pas sur le lac aujourd'hui. Quelle mouche vous a piqué de choisir ce moment de l'année pour aller pagayer ? »

– M'a fallu du temps pour préparer le canoë. Mais il ne fait pas encore trop froid, si ? »

Je frissonnais dans le vent tandis que nous parlions. Il me regardait comme si j'étais fou.

« Feriez aussi bien d'attendre demain, il a conseillé. Ça va encore fraîchir, mais le vent devrait tomber un peu d'ici là. »

Il avait raison. Le lendemain, le thermomètre était encore descendu. Mais comme on se gelait déjà, je suis allé me

réfugier dans sa station-service, en attendant qu'il termine. Il n'avait pas besoin de moi.

C'était une petite station, équipée d'une seule pompe. Sortie tout droit d'anciennes photos du Sud. Une petite station, juste assez grande pour accueillir trois voitures simultanément. Au-delà, elles déborderaient sur la route, mais pas de quoi verbaliser, dans ce petit patelin.

À l'intérieur, il faisait à peine chaud, juste un répit contre le vent. Je me suis fait la réflexion que les gens du Minnesota devaient avoir le cuir épais. Je l'ai dit au pompiste à son retour. Il a souri :

« Mmouais, on s'habitue à tout, je suppose. »

Il n'a pas relevé ma remarque, mais j'ai bien vu qu'il l'avait prise, avec fierté, pour un compliment.

« Vous croyez qu'il fait froid. Mais attendez que l'hiver s'installe. Des vents glacials, de la neige jusqu'au coude et rien que du gris partout. Ceux qui ne supportent pas s'en vont. Mais c'est comme tout le reste ; ça dépend des habitudes. »

Puis il a attrapé une des cartes en vente à la station et l'a dépliée au milieu du foutoir d'outils, de pneus et de crasse pour m'indiquer la route jusqu'au lac.

Un petit geste, dont je n'ai fait aucun cas sur le moment. Il m'a montré la route et je l'ai laissé faire. Je connaissais déjà l'itinéraire, bien sûr, mais s'il voulait me rendre service, qui j'étais pour mépriser sa générosité ? La bonté a besoin qu'on soit deux : celui qui donne, celui qui reçoit. Et puis, il connaissait peut-être un raccourci. Mais non.

En quittant Avon, j'ai repensé à la phrase de Robert : « Aller de là où il n'y a pas de Noirs à là où on ne nous aime toujours pas beaucoup. » Et j'ai réfléchi au fait d'être noir.

Pour moi, cela n'avait jamais été un enjeu, plutôt un trait physique comme être de grande taille : un critère

d'identification pour la police. Une partie de mon identité, mais pas qui je suis.

Je ne prétends pas que je serais exactement la même personne si je n'étais pas noir de peau – pas plus, ni moins que si je n'étais pas grand – mais je laisse aux existentialistes le soin de débattre de ce que je serais devenu si j'étais né chinois et petit, ou si je n'étais pas en train de devenir chauve, une de mes préoccupations. Pour ce qui me concerne, hier comme aujourd'hui, ma personnalité s'exprime de l'intérieur vers l'extérieur et non l'inverse. Je n'avais jamais accordé beaucoup d'importance aux réactions des gens à ma couleur de peau, à ma taille ou à ma calvitie. Je m'intéressais surtout à mes propres réactions, à mes atouts et à mes lacunes.

Mais soudain, être noir, et grand, prenait un nouveau sens. Être grand, à cause du long voyage qui m'attendait, assis en tailleur dans un canoë. Être noir à cause de mes perceptions et de celles dont je serais l'objet.

Le pompiste d'Avon m'avait traité comme je pouvais l'attendre de lui : avec courtoisie, gentillesse et respect. Serais-je traité ainsi tout au long du fleuve ? Si tel était le cas, ça m'allait. Mais je risquais d'être beaucoup moins enthousiaste si on me considérait aimablement faute d'autres Noirs dans les environs pour donner le ton, ou si les gens me maltraitaient parce qu'ils côtoyaient des Noirs. Je préférais surtout être témoin de la bienveillance communément accordée aux étrangers et, par-dessus tout, je désirais que les gens m'accordent la chance de leur faire impression, pour le meilleur ou pour le pire, et que leur comportement à mon égard réponde au mien. Trop égocentrique ? Trop simpliste ? Peut-être. Mais j'espérais exactement cela de l'attitude du pompiste : comme je suis un type foncièrement sympa et gentil, il ne faisait que me rendre la pareille.

Mais la question me hantait toujours : où étaient les Noirs ?

J'avais bien aperçu un garçonnet noir en train de jouer devant une maison au bord de la route, mais c'était déjà loin, dans l'Iowa. Il devait y en avoir au Minnesota, mais où?

Question plus intéressante : pourquoi n'y en avait-il pas?

Il est étonnant de se rendre compte qu'il y a des endroits que les Noirs fréquentent peu.

Pour des raisons évidentes, ils ne vont pas beaucoup à la plage ou à la piscine.

On n'en voit pas souvent dans les bazars de Bangkok ni sur les pistes de ski. C'est peut-être un problème d'argent, mais les magazines de tourisme ne semblent pas vouloir que les Noirs voyagent ou alors ils pensent qu'ils ne voyagent pas ou bien ils s'en fichent tout simplement. Les photos publicitaires montrent rarement, très très rarement, des Noirs profitant de vacances exotiques. Pourquoi?

Et pourquoi y a-t-il si peu de Noirs au Minnesota? Trop froid l'hiver? Pas assez nombreux pour serrer les rangs? Conservatisme et intolérance des petites villes? Davantage d'emplois dans les grandes zones urbaines industrialisées? Ou d'autres règles plus subtiles seraient-elles à l'œuvre?

Je suis allé à un formidable festival de *bluegrass* à Park City, sur les hauteurs des monts Uinta, en Utah. Grand soleil, paysages fantastiques, musiciens fabuleux. J'étais le seul visage noir. Pourquoi? Parce que les Noirs n'écourent pas certains types de musique? Parce que les Noirs n'aiment pas la montagne et l'air pur? Ou parce qu'ils ont le sentiment que certains endroits ne sont pas pour eux, qu'ils ont le droit de faire certaines choses et d'autres pas? S'excluent-ils d'eux-mêmes ou obéissent-ils à des signaux discrets et manifestes à la fois?

On ne voit pas beaucoup de Noirs descendre le Mississippi en canoë solo, ni camper la nuit. Pourquoi pas? Des embûches les attendraient-elles au tournant s'ils s'y risquaient?

Je n'ai jamais pensé que je faisais des choses remarquables. Mes nombreux voyages et séjours à travers le monde, je les mettais sur le compte de ma bougeotte et de la chance. De la chance, en effet, mais d'autre chose encore ; de l'affirmation tranquille, peut-être, que le monde a trop à m'offrir pour ne pas m'y jeter à corps perdu ; trop de bonne musique, de bonne cuisine et de splendeurs naturelles pour ne pas vouloir goûter à tout ; qu'il n'y a pas d'endroits dans le monde où je ne puisse aller, où je ne me sente pas chez moi, et rien que je ne puisse faire. Au diable les tabous, les figures imposées et les peurs ; au diable le bon sens. Les seules limites sont celles que je me mets, que nous nous mettons.

Mais mon audace et mon appétit pour le monde mis de côté, qu'est-ce qui m'attendrait là-bas sur le fleuve ? Bonté ou méchanceté ? Beauté ou brutalité ? Peu importe, je ne voulais pas en perdre une miette. Les bons jours compenseraient les mauvais, je le savais ; la beauté vaut toujours la peine.

Itasca mérite toutes les souffrances qu'on s'inflige pour l'atteindre. Car ici, sans aucun doute, se trouve le plus bel endroit du monde.

La beauté qui environne le lac Itasca est si discrète. D'autres sites de pure splendeur – les Alpes, l'Himalaya, les vastes mers et déserts – clament leur magnificence et écrasent leurs spectateurs. Mais si sauvage et sereine est la beauté de ce lieu qu'on peinerait à le qualifier de majestueux ou d'imposant, de subjuguant ou de grandiose. Au contraire, il murmure. Il appelle doucement et fredonne, il vous baigne dans une mélodie que vous remarquez enfin, et sentez et voyez finalement, vaporisée autour de vous comme une brume matinale tiède et printanière, ravissante et apaisante jusqu'à vous rendre à la fois silencieux et sur le point de hurler de joie. Ce n'est pas une cathédrale gothique,

mais une charmante petite chapelle dont l'absolue finesse artistique surprend, stupéfie.

Itasca. Du latin *verITAS CAput*, la véritable tête, la vraie par opposition à toute autre fausse source du grand fleuve. La naissance d'un fleuve. Le calme avant la fureur.

Robinovich et moi garons la voiture à proximité du bureau des rangers du parc. Nous devons nous inscrire et choisir un emplacement avant la nuit. Je refuse. Je suis trop pressé de faire le tour du lac jusqu'à son exutoire, mais Robinovich, la voix de la raison, insiste.

OK. On va s'inscrire. Mais la tente attendra. Je veux trouver le fleuve. Je suis comme un gosse qui chipote les légumes, obsédé qu'il est par le dessert.

On se débrouille pour régler les formalités en vitesse et reprendre la petite route qui contourne le lac sur deux kilomètres environ vers le nord. Après quelques pas sur le sentier à travers les arbres, le voilà. Gazouillant et roucoulant tendrement, le grand fleuve n'est qu'un bébé.

Ici, le lac est une toile bleue immobile. Aussi bleue que le ciel. (*Minnesota*: mot de la langue amérindienne dakota signifiant «eau peinte de la couleur bleue du ciel».) De grands arbres le bordent et le protègent du vent. Ils montent très haut, mais ils gisent aussi à l'envers dans l'eau. Le lac est un miroir. Je vois tout en double.

Un nuage de huards rase la surface puis s'élève haut dans le ciel, décrit une courbe et disparaît. Leur cri est bruyant et sauvage.

Le soleil descend, les ombres s'allongent, tout s'enveloppe de nuances de jaune et d'or. Le long des berges, là où le lac est peu profond, les joncs prennent la couleur des blés mûrs, créant l'illusion d'une rive large d'une dizaine de mètres. On la croirait assez épaisse et solide pour marcher dessus, mais non.

Juste en aval des roseaux dorés, la rive du lac recule, se dégarnit comme la tête d'un vieillard. De grosses pierres barrent l'exutoire comme pour arrêter le flux, mais on n'arrête pas ce débordement. Le petit courant d'eau qui babille joyeux par-dessus les rochers est le début de quelque chose. Comme une boule de neige dévalant une montagne. Comme la prise de la Bastille. Comme un formidable soulèvement dont le moment est venu.

Mon Dieu! Le fleuve pour moi le plus important au monde. Les Ojibway l'appellent *Mesipi*: le grand fleuve. D'autres tribus, le père des eaux. On a surnommé la Volga le Mississippi russe et le Murray-Darling le Mississippi d'Australie. Mais le Mississippi ne se mesure à personne. Il est le mètre étalon, la référence de la grandeur. Et ici, il n'est qu'un ruisseau. Debout sur les pierres, je me sens tout-puissant. Mes chaussures ne sont même pas mouillées. Un enfant pourrait traverser sans danger.

Large de trois mètres environ, profond de trente centimètres, suffisamment propre et clair pour être bu. Son lit est fait de galets. Il n'a rien à voir avec le monstre boueux qui roule à Saint-Louis. Difficile de lui prêter même une lointaine parenté.

Je salue le fleuve d'un geste distrait: «À demain.»

La nuit est presque tombée; il est temps d'installer le bivouac.

Dresser la tente est un jeu d'enfant. Les toiles modernes sont si simples, celle que j'ai apportée surtout, que je pourrais la monter en cinq minutes dans le noir. D'ailleurs, j'ai été si rapide que nous avons le temps, Robinovich et moi, d'aller tranquillement faire un tour dans les bois avant la nuit.

Les reflets moirés qui s'assombrissaient sur le lac s'effacent dans le crépuscule. Le vent cède à la brise. Le soir s'assagit

en un parfait moment de quiétude pour les promenades main dans la main et les pensées silencieuses.

Soudain, un martèlement. La terre tremble. On croirait entendre un poing lourd cognant très vite un sac de boxe, puis plus rien. Nous sursautons. Je regarde mais ne vois rien. Puis le martèlement reprend et, d'un bond, un cerf énorme surgit du rideau d'arbres, pile et nous scrute. Ses bois se dressent sur sa tête comme des antennes de télé. Il les baisse et nous charge droit devant; ses sabots frappent le sol dur et gelé, créant cet effroyable bruit de tonnerre. Robinovich et moi ne bougeons pas d'un cil. Aussi menaçant soit-il, il est trop beau pour que nous le quittions des yeux. Plutôt être éventré par une antenne de télé que manquer une telle aisance athlétique.

Sa course s'élève et, à la toute dernière seconde, il bondit sur sa gauche, puis file et disparaît. Triomphant.

Le martèlement sourd de ma poitrine à présent. Je respire avec difficulté. *La Vie dans les bois*, me dis-je.

Plus tard, couché sous la tente, j'ai été assailli par la réalité et ses questions. Dans quoi je m'embarquais? Demain, c'est un ruisseau qui m'attendait, certes. Mais dans trois jours, il se transformerait en une série de lacs dont un de plus de quinze kilomètres de large. Ensuite, j'affronterai un vrai fleuve, avec courants, vent, vagues et circulation. Des bêtes et pas de téléphone, ni issue facile.

J'ai été à deux doigts d'abandonner.

Il fait très froid à présent. J'ai enfilé mes sous-vêtements longs, le haut et le bas, et je tente de démarrer une bonne flambée pour nous réchauffer, mais il a plu récemment et le bois est détrempé. J'ai toujours entendu dire que le bouleau faisait un excellent combustible. L'écorce brûle bien, c'est vrai, mais la pulpe est gorgée d'eau. Les pommes et les

aiguilles de pin, pratiques en général pour faire démarrer un feu, sont mouillées elles aussi. C'est un miracle que nous parvenions à allumer celui-ci, et encore, il suffit à peine pour cuisiner; rien d'une flambée qui réchauffe.

Et dire qu'on pouvait acheter des lots de bûches à la maison des rangers. Elle est fermée à cette heure, et puis j'avais dit à Robinovich: « Trop facile. Si je ne suis pas fichu de trouver du bois et d'allumer un feu, ça commence mal. »

Après un dîner rapide de soupe, de fromage et de biscuits, le froid fond sur nous comme par la porte ouverte d'un congélateur; nous nous réfugions sous la tente pour la nuit. Tout ce que nous avons laissé dehors peut attendre le lendemain matin.

Nous entamons la tequila en émettant de drôles de bruits à chaque gorgée. Elle attaque et brûle, comme il se doit.

Au milieu de la nuit, grondements et reniflements me réveillent. Impossible de les localiser. Je regarde Robinovich. Je ne la vois pas distinctement, mais son immobilité et sa respiration régulière me disent qu'elle dort profondément.

Je m'assois, aux aguets dans l'obscurité. À chaque fois que je tends l'oreille, les bruits s'évanouissent. Dès que je me rallonge, ils reviennent. Bruits de bêtes renifleuses. Bruits effrayants dans la nuit.

Bientôt, j'entends un cliquetis de boîtes et de gamelles, des lacérations de papier, de plastique et de carton. Que lui avons-nous laissé à fourrager? Quelle sorte de bête est-ce donc, je me demande, espérant qu'elle ne pourfende pas la tente à la recherche d'autres friandises.

Plus tard, après que les bruits sont repassés de nouveau à l'arrière de la tente dont j'ai ouvert pour la énième fois le rabat, j'aperçois la bête dans la lumière blanche et veloutée de la lune montante. C'est un ours. Un petit, dressé sur ses pattes de derrière, qui s'étire contre un arbre. Je connais les

ours, même ceux-là peuvent être meurtriers, mais ma peur s'évapore, laissant place à l'émerveillement.

Je donne un petit coup de coude à Robinovich, mais elle est plongée trop profondément dans le sommeil et les rêves. De toute façon, l'ours s'en va rapidement.

Excité, je me renfonce dans mon sac de couchage. Je voudrais revoir l'ourson, plus distinctement, la lune et les étoiles aussi. J'ai du mal à m'endormir, mais je dors. Au matin, j'ai hâte de partir.

Un examen rapide des lieux au lever du soleil révèle l'activité de l'animal. Gamelles, assiettes et quarts en métal ont été explorés et abandonnés. Les boîtes de soupe vides aussi ont été rejetées, trop difficile pour un ours d'y fourrer le museau. Mais il y avait une boîte de biscuits qu'il a manifestement appréciés. Le plastique a été déchiqueté, le carton éventré et traîné à la lisière de la forêt. L'ours n'avait rien d'autre à se mettre sous la patte, tant mieux. Nourrir les bêtes sauvages est aussi nuisible pour elles que de se nourrir des poubelles des humains. Je me promets de ne plus rien laisser de comestible à portée des animaux, ni aucun détritrus derrière moi. Tout ce que j'emporte repartira avec moi et aucun indice déplorable ne révélera jamais à quiconque ma présence auprès du fleuve. Cette promesse, je ne l'ai rompue que deux fois.

Me voilà prêt pour ce qui va s'avérer une matinée splendide, un magnifique après-midi et, quelques semaines plus tard, la nuit la plus éprouvante de ma vie.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Mississippi Solo*

© Eddy L. Harris

© 2020, Éditions Liana Levi, pour la traduction française
Édition revue par l'auteur

Couverture: D. Hoch

Photo: © Russell Kaye Sandra-Lee Phipps/GettyImages

Cette édition électronique du livre *Mississippi Solo*
d'Eddy L. Harris
a été réalisée en mars 2020 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0261-3)
ISBN ePDF : 9979-10-349-0263-7